

« L'écologie ne doit pas être affaire de morale ou de culpabilité, mais d'intelligence »

Parler aujourd'hui d'« écologie » au singulier n'a plus guère de sens, tant les mouvements qui s'en réclament sont multiples sinon opposés entre eux, constate Luc Ferry, dans son dernier essai.

ENTRETIEN

WILLIAM BOURTON

Il y a 30 ans, dans *Le Nouvel Ordre écologique* (prix Médicis essai 1992), Luc Ferry introduisait les catégories de l'écologie politiques qui venaient d'Allemagne et des États-Unis, soit l'opposition entre réformistes (en anglais, « shallow ecologists » : « écologistes en surface ») et radicaux (« deep ecologists » : « écologistes profonds »). Dans son nouvel ouvrage sur la question, *Les sept écologies*, la famille verte s'est considérablement agrandie, entre « effondristes » et « écomodernistes ».

Quelles que soient les « chapelles » que vous pointez, la ligne de fracture de l'écologie politique n'est-elle pas toujours entre ceux qui veulent composer

avec le système capitaliste et ceux qui le rejettent, car irréformable à leurs yeux ?

Vous avez raison, mais il y a quand même du nouveau et c'est important de le comprendre. Dans la décennie 1990, on trouvait en effet deux grands courants, d'un côté les décroissants révolutionnaires – les « fundi » –, de l'autre les réformistes sociaux-démocrates – les « realo ». Mais le paysage s'est diversifié. Par exemple, on ne parlait pas des « effondristes », des « collapsologues » comme Pablo Servigne, Aurélien Barrau ou Yves Cochet, or ils sont aujourd'hui au premier plan. D'autres courants encore sont apparus, comme le véganisme ou l'écologie décoloniale, mais surtout, l'écomodernisme que je défends dans mon livre et qui n'existait tout simplement pas à l'époque.

Peut-on rendre notre système économique (basé sur la croissance sans fin et l'obsolescence programmée) compatible avec une gestion raisonnée et durable des ressources de la planète ?

C'est en tout cas ce que je défends dans mon livre contre les tenants du « développement durable » qui n'est trop souvent qu'une décroissance « molle » : on va par exemple vous interdire de prendre l'avion pour des trajets courts alors que ça ne représente pas le millième de l'épaisseur du trait en matière de climat. C'est pénalisant pour les li-

Il s'agit d'un projet indissociable des technologies ultra-modernes, donc radicalement hostile à la décroissance et aux low-tech

”

bertés et d'un gain infinitésimal sur le plan environnemental. Souvenez-vous des gilets jaunes : on soulève la colère de milliers de Français en décrétant le passage de 90 à 80 kilomètres heures et en augmentant légèrement le prix de l'essence pour donner des gages aux écologistes. Résultat : ils quittent le gouvernement, on subit deux ans d'émeutes, des milliers de policiers et de manifestants blessés, des petits commerces au bord de la faillite et toutes les mesures sont finalement retirées ! Génial ! La démarche écomoderniste se situe à l'opposé de ces pitreries, elle repose sur des idées nouvelles, radicales, bien qu'hostiles à la décroissance anticapitaliste.

De quoi s'agit-il exactement ?

D'un projet indissociable des technologies ultra-modernes, donc radicalement hostile à la décroissance et aux low-tech. Il repose sur deux idées : le découplage et l'économie circulaire. Quatre milliards d'individus vivent déjà sur moins de 5 % de la planète. Si nous arrivions à vivre sur 10 % du globe, les 90 % restants pourraient redevenir une magnifique réserve sauvage de biomasse, de biodiversité et d'absorption des gaz à effet de serre. Il faut donc découpler la croissance économique et démographique de l'impact humain sur la nature. Attention, il ne s'agit évidemment pas de « s'entasser » davantage, seulement d'aménager le processus d'urbanisation entamé depuis les années 30 de sorte que nos villes deviennent infiniment plus vivables qu'elles ne le sont aujourd'hui : dans la « ville du quart d'heure », on évite des milliards de kilomètres parcourus bêtement chaque année entre les lieux où l'on travaille, ceux où les enfants vont à l'école, ceux où on fait ses courses, etc. Il faut aussi intensifier l'agriculture afin de préserver le grand parc naturel que pourrait redevenir la planète et favoriser une vraie politique, non pas de recyclage bête, mais de « surecyclage » qui consiste à repenser les produits industriels comme devant être désassemblés pour être re-

cyclés en fin de parcours. Il s'agit donc d'une rupture radicale avec la logique linéaire des premières révolutions industrielles.

Dans votre livre, vous expliquez que le combat écologique est souvent devenu le cheval de Troie des anticapitalistes et antimondialistes, mais aussi de certains courants féministes ou « décolonialistes »...

Oui, comme l'a dit un de nos parlementaires écologistes, Alain Lipietz, un ancien maoïste : « Je suis arrivé au vert par le rouge. » L'écologie de la décroissance fut le moyen de continuer les luttes anticapitalistes après l'effondrement des diverses variantes du communisme et du gauchisme. Tout avait commencé avec l'absurdité des prophéties alarmistes de Paul Erlich. Dans son livre *La bombe P* publié en 1968, il prétendait que la surpopulation entraînerait « dès les années 1970 des centaines de millions de morts par malnutrition », qu'en « 1980, l'espérance de vie des Américains ne dépasserait pas 42 ans ». Il avait même pris le pari qu'en « l'an 2000, l'Angleterre aurait disparu » ! Dans l'ambiance anticapitaliste de Mai 68, ces carabistouilles passaient comme du miel...

Quatre milliards d'individus vivent déjà sur moins de 5 % de la planète. Si nous arrivions à vivre sur 10 % du globe, les 90 % restants pourraient redevenir une magnifique réserve sauvage

”

Il n'y a pas si longtemps, le fait d'affirmer que la diminution de la couche d'ozone ou le réchauffement climatique étaient des bombes à retardement était encore largement contesté. N'est-ce pas cette mauvaise foi, ce déni qui ont radicalisé le débat ?

Non, c'est plus compliqué. Le succès de l'écologie, y compris à droite (ce qui est nouveau), s'explique par la puissance de la séquence à trois temps qui caractérise notre époque : d'abord la déconstruction radicale des valeurs et des autorités traditionnelles – au XX^e siècle, on a déconstruit la figuration en peinture, la tonalité en musique, les morales traditionnelles, les religions célestes et terrestres... Cette déconstruction inouïe n'a pas été l'œuvre des soixante-huitards, mais du capitalisme schumpétérien, un capitalisme d'innovation permanente et de rupture avec la tradition. Or, quand les grandes causes s'effondrent, il reste toujours, c'est le deuxième temps, le souci de soi, son nombril, qui – troisième temps – conduit à la quête du bien-être. Voyez le succès de la psychologie positive et des livres sur le bonheur « en quinze leçons » ! La « vague verte » s'inscrit dans cette optique.

Ceux qui parlent aujourd'hui d'« écologie punitive » ne sont-ils pas les mêmes que ceux qui, hier, niaient le changement climatique ou la pollution : des gens qui poursuivent le « business as usual » ?

Vous avez hélas raison, sauf s'agissant des écomodernistes. Quand ils parlent d'écologie « punitive », ce n'est pas pour revenir au « business as usual », mais pour signifier que l'écologie ne doit pas être une affaire de morale et de culpabilisation, mais d'intelligence et d'intérêt bien compris. C'est une idée forte, tout le contraire d'une incitation à l'inaction. En réalité, c'est l'écologie punitive qui, de son propre aveu, n'arrive jamais à rien de suffisant. Les fondamentalistes sont toujours déçus par toutes les « lois climat », ils ne cessent de dire que ce n'est pas assez, qu'on va dans le mur. De fait, leur rêve de décroissance est inapplicable parce que, tout simplement, ni les gouvernants ni les peuples n'en veulent.



Luc Ferry : « Les fondamentalistes sont toujours déçus par toutes les lois climat. Leur rêve de décroissance est inapplicable parce que, tout simplement, ni les gouvernants ni les peuples n'en veulent. » © B. DALIMONTE.

Luc Ferry

Né en 1951. Agrégé de philosophie, ancien professeur aux universités de Caen et de Paris VII, ancien ministre de l'Éducation nationale et de la Recherche dans le gouvernement Raffarin, il est l'auteur d'une œuvre abondante. Citons *L'Homme-Dieu ou le sens de la vie* (Grasset, 1996), *Kant, Une lecture des trois Critiques* (Grasset, 2006), *L'Innovation destructrice* (Plon, 2014) ou *La Révolution trans-humaniste* (Plon, 2016).



Les sept écologies
Pour une alternative au catastrophisme antimoderne
LUC FERRY
Editions de l'Observatoire
288 p., 20 €